

LE NOMBRE LE NOM

Le nombre appelle le nom. Le nom appelle le nombre. Et contradictoirement le savoir et la croyance. La justesse et l'artifice.

A écrire du nombre, il faut nombrer l'écrit. Toujours traversés de régularité et d'écart, les rails divergents du poème. Entre mesure et excès. Répétition et rupture. Apollon et Dionysos.

Entre manie et magie. Le nombre.

Entre Freud et Pythagore. Entre inconscient et révélation.

Enfant, je comptais le nombre de mes pas. Impair favorable. Pair défavorable. Ou bien je m'efforçais de marcher sur la ligne des pavés ou, à l'inverse, sans devoir jamais en mordre le trait empli de sable. Marelle du sort. Géométrie de l'approvisionnement de vivre.

Le nombre colmate l'angoisse. De la berceuse au psaume, le rythme fait consolation. Tendue entre les deux, le poème, lui aussi, fait consolation. Au babil de la langue qui joue. Au jeu de la langue qui compte ses pas. Pied à pied. Ordonne, harmonise puis rompt, rue, fracasse. Scande encore.

Nombre.

J'ai aimé les nombres. Profondément. Immédiatement. Sans crainte ni fascination. Dans la sérénité de l'évidence. La trieuse scolaire me rangea parmi les matheux. Je n'aimais pas le mot. Ne l'aime toujours pas. Aussi peu que les cases de l'école quand elle est à son étiage de bêtise. Parfois, heureusement, elle n'y est pas. On peut alors y rencontrer librement le nombre. Le langage et le nombre. Le langage du nombre et le nombre du langage.

Longtemps ce fut du calcul et, du côté du langage, l'ennui de récits dont la fin se devinait dès le début. Un pensum. Puis révélation. De la mathématique et de la poésie. Ensemble. La même année. Grâce à deux professeurs également passionnés et passionnants.

La salle de mathématique est vaste, claire. Sans décor. Sur l'estrade la silhouette de Madame S. paraît encore plus haute, plus élancée que ses 1m75 qui la distinguent déjà des autres et la font marcher toujours un peu courbée. En classe, elle se redresse. Crinière poivre et sel en bataille, craie en main, elle attaque le tableau depuis le bord le plus haut. Equations et figures s'imbriquent au déroulé d'une écriture fine et ferme. Elle explique, commente. Parcourt l'espace de sa main alerte. Dessinant un relief, un univers. Sa remplaçante, la semaine précédente, prenait Euclide pour un anglais et le prononçait « Euclaïde ». Mauvaisement, nous avons déformé Shakespeare en « chatquiexpire » pour la surnommer. C'était mérité. Elle enseignait les maths comme on rate une pâte à tarte. Comme les musiciens font un pain dans la cacophonie d'un déboulé de fausses notes. Lourdemment empêtrée. Toujours à contretemps. Avec Madame S. pas de surnom autre que Madame S. ou comme au XVIIème « La S. ». Même pas « la prof de maths » mais « La S. ». Nous étions exacts. Comme souvent les groupes. Elle n'était ni professeur de maths ni matheuse mais mathématicienne. Et elle enseignait non pas les mathématiques mais la mathématique comme elle nous apprit à nommer ce dont jusqu'à elle nous avions ignoré l'existence. Ce fut la révélation. Pour moi. Pour d'autres aussi. Une révélation très précise, un jour particulier, que je n'ai jamais oublié. Un jour gris et pluvieux, rare dans cette ville méditerranéenne, où, à travers les fenêtres donnant sur les palmiers et les pins parasols, pénétrait l'odeur mêlée de la mer et des eucalyptus.

C'était un mardi ordinaire, seulement inhabituellement sombre et venteux. Je regardais davantage les jeux du vent dans les arbres et les nuages que le tableau. Je n'étais pas la seule. « Allons, allons, on écoute le cours pas le vent sinon c'est lui que vous aurez dans la tête » ! La S. rameutait ses ouailles avec fermeté et humour. On corrige les devoirs. Deux démonstrations sont possibles. Toutes deux sont justes, mais l'une des deux est plus belle, plus élégante dit La S.. Devant nos regards perplexes, la voilà qui se jette dans l'exercice périlleux de démontrer à un troupeau d'adolescents que la mathématique est belle. Elle se

lance à l'assaut de nos airs ahuris. Bien au delà du problème. Dans la présentation de plusieurs démonstrations de plus en plus complexes, de plus en plus serrées. Une grande partie de la classe a décroché mais reste muette, fascinée par le spectacle. La S. s'est métamorphosée. Son visage irradie. Elle parle vite. Saute d'une formule à l'autre. La main court sur le tableau. Cela dure peu. Mais c'est un point d'orgue. Un moment de grâce. Elle s'arrête, se tourne vers nous, d'un geste large désigne trois démonstrations séparées par des traits de craie :

- Alors quelle est la plus belle ?

Le silence s'étire. Soudain, c'est une évidence.

- Celle-là, celle de gauche !

- Oui, c'est bien ! C'est bien celle-là...

Aucune satisfaction de trouver dans ma réponse, mais simplement l'étonnement. La stupéfaction presque. Pour la première fois, je vois. Je vois vraiment la mathématique. Et je vois bien en même temps que ce terme de voir n'a pas de sens. Que je ne vois pas avec mes yeux ni n'entends avec mes oreilles mais qu'autre chose saisit ce que La S. a nommé la beauté de la démonstration. C'est immédiat. Léger. Rapide. Purement abstrait. Une jouissance abstraite. Abstraite et sensuelle. Un plaisir physique de l'esprit. Avec l'incandescence. La sensation de vitesse. Celle de la pensée, derrière laquelle rame toujours le langage, que seule, parfois, la poésie parvient à accélérer— c'est même ce raccourci et cette accélération que je nomme poésie, quelle que soit la longueur du texte car il y a de faux maigres, des textes chétifs et gras en même temps et de très longs poèmes tout en muscles -, bref la vitesse mentale enfin redonnée. Le monde dans l'instantané d'une formule. Le cyclotron des particules neuronales.

Toujours j'irai vite en mathématiques. Dans une intensité proche de l'ivresse. Synthétiquement aussi. Dans le global de la saisie, remontant ensuite le cours déductif avec le sentiment de refaire à pied le chemin parcouru d'un coup d'aile. Pour des raisons familiales, je quitterai la mathématique au grand dam de La S., qui vécut ce choix comme une trahison. Elle avait, il est vrai, forte concurrence littéraire du côté de sa collègue avec qui je découvrais Pascal et la poésie. Leur beauté était de même nature que celle de la mathématique. La seconde a tracé mon chemin de vie, le premier toujours m'accompagne. Et d'autant plus essentiellement en ces temps de confusion, où les trois ordres se mêlent de nouveau, où va la croyance s'occuper du savoir, la religion se mêler de la science, où se confondent mœurs et éthique, où il s'oublie que la vraie morale se moque de la morale, que la connaissance est comme une sphère dont les points de contacts avec l'ignorance croissent en même temps qu'elle croit, que la dignité de la foi est d'être un pari et non une certitude...et où il ne reste parfois comme seul viatique devant ce désastre de l'esprit que de se souvenir que si « la vérité ne peut rien contre la violence, la violence ne peut rien contre la vérité ». Mais d'autres raisons que Pascal, Rimbaud, Baudelaire et Michaux m'avaient fait quitter la mathématique. Ce fut une rupture douloureuse. Une cicatrice qui demeure.

Sa trace. Son empreinte parfois. Moins comme un regret que comme soudain un souffle d'air frais. Une voltige aérienne. Dans la philosophie, la logique, l'épistémologie d'abord. La poésie ensuite. Dans son sempling langagier. Son identique coup de vent. Sa varappe.

Parfois une mélodie au son de la théorie des catastrophes, des fractals ou de la théorie des cordes. Un reste de perception d'autres espaces qu'Euclidien. Celui de Riemann ou de Lobatchevski. Mais ce ne sont que des mots. Je ne déchiffre plus. Pire je ne vois plus. Il fait nuit dans l'alignement des figures, des équations et des nombres.

Il fait nuit dans le nombre

Où tout était si lumineux

Si vite surtout

Si prodigieusement vite et reposant de la lenteur d'exister

Je peux encore parler du nombre. Jouer avec le nombre. Quelques rapides saisies ici ou là, à l'occasion. Qui surprennent. Ce n'est rien. J'ai un sursaut de mathématiques. Comme une

crise d'asthme. Un amusement à suivre aussi parfois en leur dédales les adeptes pythagoriciens et les calculs de la Kabbale.

L'Éternel Dieu fit toutes choses avec « mesure, nombre et poids » dit le verset 20 du livre XI de la Sagesse. La substance du réel est le nombre. Sur l'« air infini » du monde d'Anaximène, Pythagore fait régner le Pair illimité et l'Impair limité.

Le monde n'est pas un chaos
ou un indécidé
ou un indéfini, un apeiron
mais un cosmos

Le nombre y est doué de pouvoir divins. Confondu à la chose. Il n'y a pas de hasard. Le nombre régit l'univers et la seule justification du monde, où règne l'harmonie, est d'être beau.

Du bord de cette mer où je suis née

dans son bleu épais presque charnu qui va s'élargissant jusqu'à se confondre à la hauteur du ciel résonnent les noms de Thalès, d'Anaximandre et de Pythagore.

Comme Pascal - ou plutôt Pascal comme lui- le Sage de Samos ne confond pas les ordres même s'il navigue parfois aventureusement entre mystique, sciences et philosophie sous le double signe des mystères orphiques et des prémisses de la mathématique. Après tout le sage est autant celui qui sait que celui qui goûte, attaché à êtreindre toute saveur du corps et de l'esprit sans illusion de les posséder. Le mot mystérieux de mystère enjoint originellement de fermer la bouche. La pensée commence par se taire. Et la poésie s'écrit aussi au sang de la langue arrachée de Philomèle.

Je me souviens encore un peu. Pythagore invente la table de multiplication, le système décimal, la représentation des nombres dans l'espace : 1 le point l'unité, 2 la ligne, 3 la surface, 4 le volume... De cela. Du théorème qui porte son nom. Du nombre d'or. De la première notation des intervalles musicaux entre les notes de la lyre. « La hauteur du son dépend de la longueur de corde qu'on fait vibrer ». La lyre n'est pas encore l'attribut académique des poètes pompiers, mais une carapace de tortue bricolée dont Hermès fait don à Orphée pour affronter les enfers.

Les mots servent d'abord à cela : approcher la mort. Nombres et syllabes traversent le temps. Au charabia magique de la Pythie, à la glossolie inspirée des poètes où résonne jusque dans le « gosier » d'Artaud « la parole d'avant les mots » correspond le chiffre secret de la révélation, la matrice numérique originelle.

4 la justice, 5 l'union du pair et de l'impair (de 3 le masculin + 2 le féminin), 7 le temps et 10 le nombre sacré résultante de la somme des quatre premiers nombres.

Le monde est message codé, la vérité se cache dans des syllabes imprononçables et des comptes cachés. Au mystère trinitaire fait écho la combinatoire du yi-king, le calcul des syllabes mantriques séparant l'âme de sa renaissance. Nombres et mots accompagnent l'homme au seuil de l'indicible dans le parcours migratoire de l'âme à travers les couches de ciels du Zohar. L'infini tient dans un multiple de 3 et l'échelle de Jacob se dessine au papier millimétré. Les maisons du ciel installent dans l'univers le village rassurant de nos espérances mais les astres de Ptolémée inclinent, ils ne déterminent pas...Dommage...Au compacté du savoir et des croyances, à la traversée interdite des ordres, au méli-mélo de nos angoisses et du besoin d'un viatique pour vivre le cosmos retourne au chaos

le nombre au néant

Il ne s'agit certes toujours que de dé-chiffrer mais le calcul différentiel est plus exigeant que celui de l'ascendant zodiacal.

Mots et comptes me lassent à la pente de leur facilité. A leur racolage. Je regrette le nombre. Le vrai. Son aridité. Ou plutôt sa netteté. Cristalline. Sans accommodement. Sans image.

Seulement des figures. Comme s'entendent au mieux celles du poème. Mais parfois le poème s'embourbe. Prend l'obscurité pour la profondeur et l'embrouillamini pour la

complexité. La charabia n'est pas la révélation. Ni la simplicité le simplisme. Ni la clarté le truisme. Ni le dépouillement l'indigence. Ni, ni... Difficile le poème.

Difficile la mathématique. Mais plus immédiatement. Sans autant de danger d'illusion ou d'entre-deux, de mi figue mi raisin et de bluff que les mots de la langue commune.

Cela aussi est un regret. L'implacabilité du nombre. La distance. Le couperet. L'essentiel ramené à lui-même. L'adéquation du réel aux présupposés arbitraires de l'esprit.

Cela dit, le plus incompréhensible est que l'univers soit compréhensible et il y a des culs de sacs dans les mathématiques. Ce n'est, d'ailleurs, pas leur application qui me fascinait. Je m'en servais si besoin, mais ce qui primait c'était leur beauté. Leur gratuité. Egale à celle du poème. Plus fermée. Plus lointaine encore. Plus verticale.

Le nombre ne sert pas à compter. Mais à nommer.

Parfois je rêve à la poésie le même pouvoir de saisie. Et parfois c'est. Et le poème dit ce que nulle autre parole ne dit. Il devient langue à part entière et dit ce qui ne peut se dire autrement qu'en poésie. Comme la mathématique.

- De quoi te plains-tu ? ironise un ami mathématicien. Que peu lisent la poésie et qu'elle soit souvent réduite au rébus, au sentimentalisme ou aux vers de mirliton ! Moi, seules trois ou quatre personnes comprennent mes recherches et j'aurai consacré ma vie à démontrer que la voie que j'ai suivie est une impasse !

Je ne me plains pas. Sauf de ne plus pouvoir parcourir son impasse.

Et j'ai comme honte de mes mots

Car la voix du nombre ne résonne que dans le nombre

La clarté du nombre est dans le nombre non dans le dit du nombre

Le poème en joue seulement à sa manière. En lui ne résonne que le souvenir du nombre. Le rythme et la cadence du nombre. Parfois visible. Houle sous-jacente. Parfois disparue. Echafaudage provisoire. Toujours dans l'en dessous du mot le nombre. Les fondations. Le nombre d'or ne s'affiche pas sur le visage qui l'exprime. Subtil. Insaisissable. Effacé le nombre. Enfoui dans la langue qui n'en garde que l'ombre dans le nom.

Dans le nombre le nom

Dans le nombre l'ombre du nom

Dans l'ombre portée du nom la clarté du nombre

Dans l'ombre du nombre le secret du nom

Dans le nombre le non nommé du nom

Dans l'ombre du nombre

Le Nom

Parfois dans le nom le nombre

Visible

Ou à l'œuvre dans le caché

Dans le sombre du nom le nombre

Dans le secret du nom la nuit lumineuse du nombre

Dans l'éclat du nombre le nom

Dans l'écho du nom le nombre

Claude Ber
2009